

L'EDUCATION SEXUELLE DU SOLDAT EN 14-18:

Faire de l'armée nationale le lieu privilégié de l'éducation morale et sanitaire du soldat est une idée qui s'impose au début du XX^{ème} siècle. Préconisée par des officiers républicains convaincus de la mission sociale de l'armée comme Louis Hubert Lyautey¹ et persuadés que cette dernière peut jouer un rôle comparable à l'école primaire, elle se traduit à partir de 1902 et du passage au ministère du Général André par la construction de salles de lecture, de « foyers du soldat », par la tenue de conférences sur l'alcoolisme et les maladies vénériennes. Cependant, il ne s'agit là que de premières mesures appliquées avec modération... quand elles sont appliquées car bon nombre d'officiers conservateurs estiment que le rôle de l'armée n'est pas là.

La Première Guerre mondiale vient tout bouleverser en particulier au point de vue des conférences d'hygiène sexuelle: ce n'est pas seulement l'effet de masse, l'occasion de toucher plus de 8 millions de Français mobilisés, qui va pousser à la multiplication des conférences et des brochures de conseils sanitaires mais le constat d'une envolée des maladies vénériennes qui réduisent dans l'immédiat la puissance de l'armée et qui risquent dans l'avenir de compromettre la famille et la « race » française.

Le péril vénérien

Tous les médecins s'accordent alors, en adhérant à la théorie de l'hérédo-syphilis, à considérer que les maladies vénériennes coûtent au moins 400 000 naissances par an à la mère patrie² sans compter tous les débiles et tarés de toutes sortes (y compris les aveugles et les sourds-muets!) imputés à la syphilis et qui attestent d'un incontestable « pourrissement du sang ».

L'angoisse vénérienne, qui va croissante dans les milieux médicaux à la fin du XIX^{ème} siècle, atteint son comble au cours de cette Très Grande Guerre dans laquelle les enjeux apparaissent comme immenses: c'est une nouvelle peste noire qui « *va nous ramener aux plus sombres jours du Moyen-Age* »³, l'avenir du pays lui-même est donc en jeu. Sur le thème de la patrie en danger on joue sur la corde sensible du patriotisme et de la responsabilité des individus au nom des intérêts supérieurs du pays: « *N'oubliez pas que vous êtes Françaises* »⁴ conclut le professeur Gougerot, chef du centre dermato-vénérologique de la IX^{ème} région militaire (Tours) à l'issue d'une conférence de propagande prophylactique aux ouvrières des usines de munitions (le discours est identique à celui tenu aux soldats); plus radicale, et pourtant suite logique de la réflexion sanitaro-patriotique, la position du Dr Bizard qui estime qu'« *à l'heure actuelle, au moment où la patrie a besoin de tous ses fils pour défendre son existence, ce serait, jeunes soldats, vous, les héros de demain, une véritable*

¹ Lyautey a développé cette conception de l'armée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1891.

² C'est l'estimation du Prof. Pautrier dirigeant le centre de dermato-vénérologie de Bourges (mais pour les moralistes du *Bulletin d'informations antipornographiques* le déficit des naissances atteint le million!)

³ Archives Nationales C 7726, Commission de l'hygiène publique à la chambre des députés, séance du 2 juin 1916, Rapport de l'inspecteur général Vaillard à la suite d'une enquête effectuée dans la III^{ème} armée.

⁴ Gougerot, *Conférence antivénérienne faite à des ouvrières*, Melun, 1919, 36 p, p.35.

trahison envers elle, que de vous exposer à contracter une maladie vénérienne qui rendrait pour longtemps incapables ceux qui en seraient atteints, de courir venger leurs aînés, glorieusement tombés au champ d'honneur et de faire à leur tour tout leur devoir. Votre robuste jeunesse, votre sang pur et généreux, vous les devez à la France bientôt victorieuse.»⁵

Des déserteurs! des mauvais français! voilà ce que sont les malades atteints du « coup de pied de vénus » , on n'en dit pas autant de ceux qui souffrent d'une autre maladie qui les rend tout aussi inaptés momentanément au service armé, preuve que l'on se situe encore mentalement dans le domaine des maladies honteuses. Cependant, cette position n'est pas unanimement partagée et le service de santé militaire français, même s'il ne peut éviter de dramatiser les enjeux, n'adoptera jamais la ligne du corps expéditionnaire américain qui pose le vénérien comme « *manquant à son devoir envers son pays et ses camarades* » et prévoit même de le déférer au conseil de guerre (!) pour lui supprimer sa solde trois mois durant en guise de punition⁶.

Le péril vénérien, conçu en ces termes, est tellement grand qu'il éclipse la guerre elle-même comme si un autre combat beaucoup plus important se menait à l'intérieur sur le front des mœurs et de l'hygiène. A quoi servira la victoire contre l'ennemi extérieur si le sang français et les générations à venir sont pourries par la contamination syphilitique? Ainsi, loin d'être l'occasion d'une régénération morale, la guerre, victorieuse ou non, serait le tombeau de la France. La syphilis tue plus d'hommes que la guerre (!) lit-on sous la plume du moraliste et antisémite Urbain Gohier qui appelle l'Etat à mener une croisade nationale pour la survie de la race⁷, et l'on retrouve un discours sensiblement identique chez le professeur Gougerot, particulièrement actif sur ce problème auquel il consacre toute son énergie: « *Le nombre de victimes de la guerre vous effraie; or, sachez que la syphilis en 10 ans fait plus de victimes que la guerre en un an. Vous plaignez ces héroïques mutilés, amputés, paralysés, aveugles de la guerre, or, vous verrez que la syphilis, la plus grave des maladies vénériennes fait pis encore; car le blessé de guerre peut sans crainte fonder une famille, il n'est pas dangereux pour sa femme, il aura de beaux enfants. Que vous servirait-il d'avoir sauvé la France et l'humanité pour ensuite laisser succomber notre patrie sous les coups de la maladie?* »⁸.

Dans une telle situation, le médecin acquiert un rôle nouveau, il n'est plus simplement le défenseur de la santé de l'individu mais celui du pays, de la famille et de l'avenir de la race française. Rien d'étonnant à ce que le Dr Vaillard ayant vanté ce rôle nouveau du médecin qui porte l'hygiénisme au coeur de la cité ait été acclamé par ses pairs au sein de l'Académie de Médecine⁹.

L'EFFORT PROPAGANDISTE:

La décision d'éduquer le soldat au point de vue sexuel et de lui donner des conseils prophylactiques dans le but d'éviter de fâcheux désagréments ne s'est toutefois pas imposée dès le début de la guerre. On croyait en effet que celle-ci allait être courte, mais surtout l'idée d'un nécessaire investissement éducatif des médecins dans les corps d'armée n'a pu être réalisée qu'avec la prise de conscience de l'étendue de la progression du mal vénérien, et

⁵ Dr Léon Bizard, Les maladies vénériennes, conférence faite aux jeunes soldats appartenant aux corps de troupes du gouvernement militaire de Paris, Paris, 1917, 92 p, p.92.

⁶ Service Historique de l'Armée de Terre(SHAT), 17 N 201, General Order du 2 juillet 1917 signé par Pershing.

⁷ *L'Oeuvre française*, 8 février 1917, « *Un mal qui répand la terreur* ».

⁸ Gougerot, Conférence antivénérienne faite à des officiers et des soldats, Melun, 1919, 59 p.

⁹ Bulletin de l'Académie de Médecine, séance du 28 mars 1916, pp.359-360.

jusqu'à décembre 1915 cette question était ignorée par les pouvoirs publics et même par les journaux médicaux.

Le 28 décembre 1915, à la suite des travaux des Dr Brocq, Thibierge et Vaillard, la commission permanente d'hygiène et de prophylaxie à l'Intérieur propose au ministère de la guerre une série de mesures à prendre pour enrayer ce qui ressemble à une véritable épidémie. Parmi celles-ci, les conférences sur l'hygiène sexuelle du soldat figurent en bonne place. Le 5 janvier 1916, Justin Godart, le sous-secrétaire d'Etat au service de santé militaire, en réaffirme l'importance dans une circulaire reprenant les dispositions présentées la semaine précédente. A partir de ce moment, les efforts de propagande prophylactique seront constamment rappelés comme un des piliers de la lutte antivénérienne en particulier par la circulaire 251ci/7 du 25 septembre 1916 qui encourage l'usage de « *projections de films cinématographiques et de toutes démonstrations susceptibles d'illustrer au maximum l'exposé* ». Le 25 décembre 1916, l'infatigable Godart informe les directeurs des services de santé que le musée pédagogique du ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts possède de nombreuses collections de projections lumineuses sur les maladies vénériennes et l'alcoolisme à disposition des médecins conférenciers. Une bonne partie d'entre-eux, Gougerot en tête, utiliseront ces projections, toujours dans un souci de pédagogie, pour marquer les esprits et convaincre plus aisément à une époque où l'ignorance et les préjugés qu'ils soient infamants (maladie honteuse) ou gratifiants (maladie-brevet de virilité) sont les deux principaux écueils de la médicalisation des maladies vénériennes¹⁰.

Si quelques médecins sont chargés de porter la bonne parole dans les cantonnements de la zone de l'avant, se déplaçant et prononçant plusieurs conférences par jour, c'est surtout dans les garnisons, dépôts et hôpitaux de l'arrière que les conférenciers sévissent, rassemblant jusqu'à 1800 soldats. Les salles de cinéma sont mobilisées à cet effet pour diffuser des films où l'évolution de la maladie est retracée comme à Bourges où le Dr Pautrier investit la salle du grand palais du cinéma, à Montargis, à Blois où les salles Pathé se prêtent à cette manifestation... Parfois les notables locaux (maire, sous-préfet...) viennent assister le médecin et honorer de leur présence la noble initiative¹¹. L'effort d'éducation sanitaire n'en reste cependant pas aux uniques conférences: à l'initiative propre de quelques médecins réputés tels Spillmann (Nancy), Bizard (Paris) ou Gougerot (Tours), des tracts et des brochures sont édités et distribués à la fin des conférences. Ces tracts au discours standardisé se spécialisent rapidement pour mieux toucher un public spécifique (les soldats, les ouvriers mobilisés, les prostitués, les combattants et travailleurs alliés et coloniaux: les tracts sont traduits en anglais, en serbe, en annamite, en arabe et même en chinois!). Le Sous-Secrétariat d'Etat du Service de Santé, quant à lui, met sur pied une petite brochure de 32 pages et de 10 cm sur 5 destinée aux militaires intitulée « conseils aux soldats pour sa santé » et éditée au début de l'année 1916 avec six pages consacrées aux maladies vénériennes.

L'ambition clairement affichée est de toucher tous les publics mais l'impossibilité de prononcer une conférence pour tous les soldats - les médecins spécialistes sont trop peu nombreux et déjà bien occupés - conduit à cibler plus particulièrement les interventions en direction des jeunes classes. Les jeunes sont les plus menacés par les tentations et la prostitution, pense-t'on, et il importe de les avertir et de les protéger tout en ayant à l'esprit l'idée que gagner la jeunesse à une morale rigoureuse et aux pratiques hygiéniques peut précipiter dans l'avenir l'avènement de la société médicalisée, saine et purifiée. En attendant, l'armée doit assurer un rôle protecteur à l'égard des jeunes arrachés à leur famille pour entrer dans la plus grande famille militaire, elle prend en quelque sorte le relais et à ce titre la responsabilité morale de garder les jeunes mobilisés en bonne santé d'où un ton tout à fait

¹⁰ En fait, dès avant la publication de cette circulaire du 25 décembre 1916, des médecins ont eu recours aux projections lumineuses à l'instar du Dr Bernheim qui les utilisent dès mars 1916.

¹¹ S.H.A.T. 9 N 978 S.

paternaliste: « *Pour vous, petits soldats des jeunes classes, [ces conseils] seront plus particulièrement utiles parce que vous ignorez tout de la vie et de ses tentations. Les circulaires vous ont arrachés prématurément à votre famille et jetés, sans expérience, sans défense, au milieu des dangers d'une existence nouvelle, en possession d'une liberté nouvelle dont vous n'avez pas appris à user.* »¹²;

Mais en quoi consistent justement ces bons conseils des médecins militaires?

Hygiène ou morale ?

Les conférences sont définies par les circulaires de Justin Godart en termes d'« hygiène sexuelle », de propagande prophylactique antivénérienne et on ne parle nullement de conférences morales. Pourtant, lorsqu'on se penche sur le discours tenu par les médecins aux soldats on est surpris par l'importance des considérations morales qui visent à façonner un soldat idéal, détaché des viles préoccupations corporelles et qui garderait sa pureté physique et morale pour le grand combat de la civilisation contre la barbarie; Aussi, l'appel à la chasteté y tient une grande place: la brochure du ministère de la guerre « conseils aux soldats pour sa santé » donne le ton en affirmant que « *pour ne pas contracter de maladies vénériennes, il n'est vraiment qu'un moyen efficace: ne pas s'y exposer. La chasteté ne fait rire que les imbéciles.* »¹³; Cette position qui vaudra à Justin Godart l'hommage des abolitionnistes (les partisans de la suppression de la prostitution réglementée) et des féministes lie ouvertement la morale et l'éducation sexuelle, l'éminent professeur Gaucher, rapporteur de la commission d'étude des maladies vénériennes à l'Académie de Médecine et souvent consulté à la commission d'hygiène publique à la chambre des députés ne dit-il pas que « *la prophylaxie des maladies vénériennes dépend entièrement et uniquement de la morale* »? ¹⁴

Tous les efforts se concentrent pour persuader le soldat que le rapport sexuel n'est pas essentiel à la bonne santé physique , tout au contraire il est dénoncé comme affaiblissant les qualités du bon soldat : le médecin major Landowski après avoir décrit dans les Annales d'hygiène publique l'état lamentable de soldats épuisés par le sexe, l'esprit embrouillé et la maigreur excessive, conclut que la continence est « *une réserve d'énergie que tous les champions de sport jugent indispensable à tout bon entraînement* »¹⁵. Le Dr Armaingaud vient ajouter un argument supplémentaire à la théorie de la conservation de la santé par la continence en attribuant une survie moyenne de quelques douze années à ceux d'entre les trente-huit vieillards âgés de 60 à 70 ans observés par lui qui seront restés continents¹⁶.

Bref, les rapports sexuels ne sont pas indispensables et le soldat a « *d'autres moyens de prouver sa virilité et son énergie, plus noblement et plus utilement pour lui-même et pour le pays* »¹⁷, toutefois, s'il est évident que ne pas faire l'amour préserve à coup sûr des maladies sexuellement transmissibles, on peut être surpris de telles professions de foi qui sont loin d'être des conseils proprement prophylactiques mais qui font du médecin le nouveau gardien des mœurs, éclipsant le prêtre, délivrant son discours moralisateur sous le sceau de la science et de l'hygiène. Les soldats mariés, par exemple, sont appelés à ne pas tromper leurs femmes et les jeunes mobilisés sont encouragés à se marier précocement pour éviter les tentations et aussi pour créer des foyers plus nombreux car derrière la phobie de la

¹² Dr Carle, Conseils de prophylaxie antivénérienne, s.d., S.H.A.T. 9 N 978 S.

¹³ Conseils au soldat pour sa santé, 1916, 32 p, p.23.

¹⁴ Lettre du médecin principal Ernest Gaucher en guise de préface à l'ouvrage d'Albert Nast, La vie morale et la guerre, Fédération abolitionniste, 1916, 23 p.

¹⁵ Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 1917, T.28, pp.235-245.

¹⁶ Bulletin de l'Académie de Médecine, séance du 27 mai 1919.

¹⁷ Journal des praticiens, 11 mars 1916.

dégénérescence suscitée par les maladies vénériennes c'est la question de la « dépopulation » qui prime: il faut que les Français fassent plus d'enfants (sains, bien entendu) pour que la France ne perde pas son rang de grande puissance en Europe.

La position à l'égard du préservatif est à ce sujet révélatrice: il est préconisé en cas de rapport sexuel mais n'est jamais considéré comme une protection sûre et totalement efficace (seule la chasteté offre toutes les garanties). C'est donc un pis-aller, une sorte de conseil par défaut qui invite à l'utilisation du préservatif en rappelant que « *son pouvoir protecteur est loin d'être absolu* »¹⁸ et qu'il « *n'est pas à l'abri d'une déchirure* »¹⁹, ce qui ruine aussitôt son crédit. Le médecin major Pautrier, dans une conférence aux jeunes recrues de la classe 17, a cette formidable formule qui résume toutes les ambiguïtés du monde médical: « *grand obstacle contre le plaisir, petite protection contre le danger.* »²⁰ Quant aux « conseils aux soldats » du centre dermato-vénérologique de Saint-Etienne, ils sidèrent par leur incohérence: « *une capote anglaise protège mal de la syphilis mais elle est généralement efficace contre la blennorragie* »²¹. Sans doute faut-il comprendre que la syphilis n'est pas comme les autres maladies, que c'est un mal moral, une gangrène de la société, qui condense toutes les peurs et qui donc ne saurait être arrêté par un banal préservatif.

Il n'est pas jusqu'à la façon dont on décrit les maladies vénériennes qui ne recèle une part considérable de morale et qui ne vise à dissuader les soldats de succomber aux passions sexuelles tarifées ou non. Toutes les conférences et brochures comportent, en effet, une partie informative sur les symptômes et les développements de la syphilis, blennorragie et du chancre et si le médecin remplit cette fois sa mission d'éducateur et pas seulement de gardien des mœurs, le choix des projections et le commentaire qui y est associé traduit une volonté de faire peur et de terroriser: certaines « vues lumineuses » proposées par la société nationale des conférences populaires et présentées par le Dr André Bernheim, médecin aide-major au centre de la XVIIIème région, sont simplement horribles (des foetus déformés que l'on présente comme résultant de géniteurs « avariés », des nouveau-nés « *qui résument tous les signes de la débilité et qui ne tarderont pas à mourir* »²²...) et visent à signifier clairement au soldat ce qui attend sa descendance s'il « corrompt son sang ». Le Dr Bernheim réservait cependant les diapositives les plus repoussantes aux hommes, respectant, selon ses propres termes, la « pudeur des femmes, mais Gougerot ne craint pas, lui, dans ses conférences aux ouvrières de les employer et d'agiter l'épée de Damoclès de la dégénérescence en cas de mauvaise conduite. Voici comment, dans le tract le plus répandu et émanant du très actif Gougerot, on informe le soldat sur le mal vénérien: « *Sais-tu que la blennorragie mal soignée peut te rendre stérile et impuissant en « tombant dans les bourses »; qu'elle peut te rendre impotent en attaquant les jointures; sans compter les rétrécissements, maladies de vessie et des reins; qu'elle peut rendre ta femme infirme, stérile, détraquée et la tuer par péritonite; qu'elle peut rendre aveugle tes enfants? Une vieille goutte matinale chronique négligée suffit pour provoquer ces désastres. Sais-tu que la syphilis est plus terrible encore? Qu'elle peut te rendre fou, gâteux, paralysé, te couvrir d'ulcères, infecter ta femme, la faire avorter, te donner des enfants mal bâtis, idiots, épileptiques qui seront ta honte?* »²³.

¹⁸ Revue d'hygiène et de police sanitaire, 1916, p.107.

¹⁹ Dr Pautrier, Conférence aux jeunes recrues de la classe 17, S.H.A.T. 9 N 978 S.

²⁰ Ibid

²¹ Pour éviter les maladies vénériennes, conseils pratiques, centre de dermato-vénérologie de Saint-Etienne, s.d.

²² Archives du Val de Grâce, 239/2, Dermato-vénérologie.

²³ Gougerot, Soldat! Défends-toi contre les maladies vénériennes!, s.d, S.H.A.T. 9 N 987 S.

Emile Pourésy, qui n'est pas médecin mais moraliste, rapporte dans ses souvenirs que lors de ses conférences dans les hôpitaux des malaises et évanouissements saisissaient les auditeurs vénériens lorsqu'il abordait le chapitre des conséquences de la maladie. De même, le professeur Pinard, membre de l'Académie de Médecine, dans sa brochure d'éducation sexuelle, cite le cas de vénériens suicidés parce qu'ils étaient persuadés qu'ils ne pourraient plus avoir d'enfants ni fonder un foyer²⁴.

Le sexe réglementé, recommandé par défaut :

La peur de la maladie vénérienne est le commencement de la sagesse et la politique de la terreur pratiquée par les médecins souligne à plus d'un titre l'angoisse qu'ils éprouvent à l'égard de ces maladies « spéciales », mais, et c'est toute l'ambiguïté de cet âge médical à cheval entre la peur irrationnelle et la thérapeutique dépassionnée, il ne faut pas désespérer les malades, les attirer vers les centres de soins pour justement ne pas aboutir aux situations décrites précédemment, en un mot: briser le préjugé des maladies honteuses. Les conférences organisées à la troupe ont donc l'originalité d'être à la fois marquées au coin de la terreur syphilitique et de s'efforcer de dédramatiser et de déculpabiliser la maladie. On indique, par exemple, que l'on possède des traitements performants et que l'on peut éviter tous les désagréments si l'on se fait soigner aussitôt. A l'issue d'un traitement long (de trois à huit ans selon les médecins), le malade définitivement guéri pourra même convoler et enfanter avec, toutefois, l'autorisation préalable d'un médecin, vieille revendication de contrôle hygiénique de la société qui ne sera satisfaite qu'après la Seconde Guerre mondiale.

En attendant, après avoir posé l'intérêt de la chasteté et décrit le danger des maladies vénériennes, le médecin se fait le propagandiste par défaut de la maison de tolérance et de la prostitution réglementée. Depuis l'ouvrage du Dr Parent-Duchatelet²⁵ au début de la monarchie de juillet, le corps médical s'est rallié à l'idée que la maison de tolérance est un moindre mal, un « égout séminal », moins dangereux que la prostitution clandestine au point de vue vénérien car toutes les professionnelles du sexe - en maison ou en « carte » c'est-à-dire « légalement » enregistrées aux services municipaux comme prostituées - sont contrôlées par un médecin désigné par la ville (la police des mœurs est du ressort de la municipalité). La visite hygiénique, la plupart du temps hebdomadaire, en permettant d'identifier les femmes malades, donne une sorte de certificat de bonne santé à la prostitution officielle. En fait, le système de réglementation, sévèrement attaqué dans la première décennie du siècle, ne satisfait plus la communauté médicale qui souhaiterait sa réforme en constatant son efficacité toute relative. Aussi c'est du bout des lèvres, faute de mieux, que l'on conseille aux individus incapables de rester chastes de recourir au sexe réglementé; au moins auront-ils été prévenus: « *Ne croyez pas que le fait de coucher avec une prostituée régulière en carte soit pour vous un gage de sécurité* »²⁶ dit-on dans la IIIème armée. La brochure officielle du service de santé militaire n'en dit pas un mot et se contente de préconiser une prophylaxie individuelle avant et après le coït à base de pommade au calomel, par contre Gougerot se résout au « moindre mal »: « *Après tout! mieux vaut les « femmes publiques » dites « en carte » ou la « maison publique » si tu ne veux pas t'abstenir! mais ne crois pas que tu n'y attraperas rien, car le*

²⁴ Dr A. Pinard, A la jeunesse, pour l'avenir de la race, comité national de l'éducation physique et sportive et de l'hygiène sociale, 1919, 30 p.

²⁵ Dr Parent-Duchatelet, De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration, Paris, 1836.

²⁶ « Projet de conférence sur les maladies vénériennes à faire dans chaque bataillon », IIIème Armée, 14 février 1916, SHAT 19 N 526.

médecin a beau surveiller les femmes, leur maladie n'est pas toujours visible et une femme saine le matin peut être malsaine le soir. Néanmoins, demande-leur leur carte de visite médicale: c'est une sécurité pour toi. »²⁷

Pourquoi donc recommander une « institution » que l'on s'empresse aussitôt de discréditer ou d'en relativiser la sécurité? L'hostilité avérée de médecins convaincus de la dangerosité de la maison et de son caractère liberticide pour les femmes comme l'abolitionniste Gaucher ou encore d'officiers moralistes scandalisés par ce qui est à leurs yeux un appel à la débauche plus qu'une conférence d'éducation sexuelle, ne saurait expliquer totalement cette position; Si on insiste sur ce moindre mal c'est bien pour éviter un danger de contamination bien plus redoutable: la prostitution clandestine bien sûr, mais aussi et surtout la servante, la bonne, l'ouvrière, la femme de rencontre qui va accueillir le soldat... C'est bien entendu la liberté sexuelle, synonyme de dissolution des mœurs, qui est ici redoutée, le multipartenariat que la police des mœurs ne peut atteindre puisqu'il n'est pas question d'amour tarifé mais de libre échange sexuel. Cette nouvelle liberté sexuelle, provoquée ou accélérée par la guerre est assimilée par le Dr Pautrier à une « *prostitution libre comprise dans son sens le plus large (!)* »²⁸ et Gougerot tente de dissuader les ouvrières d'y succomber en leur peignant le chemin qui, « de chute en chute », conduit une femme honnête à la prostitution.

Les conférences d'hygiène sexuelle aux militaires, on le voit, ne sont pas sans être marquées par l'ambiguïté: elles dramatisent à l'extrême, terrorisent, mais assurent finalement que la guérison est possible, elles défendent la morale au nom de l'hygiène en encensant la chasteté mais finissent par préconiser à regret la maison de tolérance c'est-à-dire l'« immoralité » toujours au nom de l'intérêt supérieur de la santé des individus et de la nation. Le grand mérite de ces conférences, qu'on peut estimer aujourd'hui maladroites et parfois incohérentes, est d'avoir accéléré la médicalisation des maladies vénériennes en répétant inlassablement qu'elles n'étaient pas des maladies honteuses et qu'il fallait se précipiter chez le médecin dès les premiers symptômes. En outre, elles représentent le premier effort massif d'éducation prophylactique engagé par l'armée qui allait se poursuivre et s'amplifier par la suite.

Jean-Yves Le Naour

²⁷ Gougerot, *Soldat! Défends-toi contre les maladies vénériennes!*, op.cit.

²⁸ Dr Pautrier, *Conférence aux jeunes recrues de la classe 17*, op.cit.